

On marche. Marseille s'achemine.

Marseille, la fatigante, la routinière, faite et refaite d'assistance. Marseille et ses misères déglinguées, moins chère qu'ailleurs sur la côte Méditerranée. Hé ! Marseille est un cul de sac. Des parcours s'y terminent, d'autres ne font qu'y passer. Hé ! Marseille est un entonnoir. Elle contient tant de rugueuses réalités. Mais elle n'a plus mauvais genre, cette ville. Son quartier réservé a disparu depuis longtemps entre son port et sa gare. Et elle est parfois si calme qu'aux yeux des nouveaux venus, des brebis et des touristes, il ne lui reste que la rue Curiol, emblème du racolage, pour continuer à cultiver son image de fosse et garder trace de ses débauches. Rue des démarrages comme des bouts de course, Curiol n'a rien d'un monde exotique. Malgré ses annexes, bouis-bouis à travestis et boîtes à Cancan, elle n'a pas l'ampleur d'une attraction internationale. Dans cette montée, aux lupanars à haut loyer et aux pas de portes qui rapportent, les filles vieillissent et le métier se transforme.

Ville à bosses, ville aux corps multiples, Marseille est gay en son sud et se travestit en son centre. Reines et croqueuses rajeunissent ses nuits, rombières et gâtées occupent ses jours. Dans ses plis, on tapine à pied, en voiture, en studio, en meublé, en alternance. Sur ses artères, on tient place à tout âge et en tout genre, par préférence. On y travaille en professionnel respectant les codes et tenues, à l'occasionnel pour arrondir les fins de mois ou pour accuser les bas, au quotidien, dans la confidence, pour sa survie. Mais le tapin des rues ne marche plus. C'est la crise pour qui se vend, ils et elles, cul devant. Ils et elles, jeunes hommes et vieilles femmes attendent la reprise.

Femmes, femmes d'Algérie, du Maroc, d'Égypte, du Brésil, du Gabon et du Ghana. Celle en haut du boulevard chic, la belle Camerounaise, ménagère dans une maison de retraite la journée et

pute le soir. Celle si blonde, gagueuse entre toutes et élevant seule ses trois enfants : sept mille francs. Puis, la Pleureuse qui a vu sa sœur de bitume, l'Irrégulière, se faire embarquer et entreposer dans le bunker d'Arenc : retour à la case départ, Marseille n'est qu'une étape ! Celle venant d'une autre ville voisine pour joindre les factures et élever sa progéniture : Mère, mère... Mères aussi ces Algériennes, prostituées destinées aux travailleurs immigrés. Quand l'affaire est faite et la moitié donnée au tenancier, il ne leur reste que cinquante balles en mains. Marseille et son tiers monde de la prostitution, sans précaution. On ne les voit pas, toujours déambulantes de Noailles à Belsunce, des hôtels miteux aux fonds des bars aux dehors peuplés. Les marcheuses sont en marge des passantes, mais rien ne les distingue, rien ne nous aguiche. Chemisiers à fleurs, grandes jupes et fichus choppés dans un bazar, elles sortent de la rue Longue des Capucins et remontent à contre-courant la Canebière. Traversées anodines. Elles ne s'arrêtent que pour celui du pays qui fait tinter sa monnaie, qui sait par son regard négocier et reconnaître l'acceptation. En l'attente, elles s'assoient et racontent parfois les Avant d'Annaba. « Celles qui ont enfanté » n'ont pas de famille par ici, parfois plus de papier. Les cristaux d'Alun dans le vagin sont de fausses barrières contre la contagion, mais il suffit d'y croire. Pour elles, être malades c'est comme la mort. Elles sont impures et Dieu sait tout. Ces vieilles mamans de soixante ans bien tassés, s'éternisent sur la place où vaguent aussi les enfants errants, ceux qui font fuir la clientèle, ces mêmes petits Marocains vivant comme des chiens, ceux qui condensent les peurs citadines sur la grande avenue à reconquérir.

Marseille, « jeunes gays pour clients fortunés ». Cette ville, « chère aux pédés », où monsieur Jean Genet tapinait à seize ans le long du cours Belsunce. Les gosses attiraient le bout du monde et la passe valait alors trois francs, le prix d'un litron de vin. À présent, le soir, c'est le cours des putes à clochards. Poids de la farine : dans cette rue de poussière en voie de réhabilitation, des régulières sont assises sur de petits caissons jaunes : l'une en face de l'autre, l'une surveillant l'autre ; l'une Corse, l'autre venant du Nord, et les mêmes ongles peints et la même couleur de chevelure : rouge. Ça ne pèse pas lourd en fin de journée ! Plus loin, juste en deçà de la fontaine des Fainéants, d'autres s'impatientent aux entre-portes en regrettant l'abattage d'antan. Une jeune femme voilée, passant devant l'enseigne *Pomme d'amour*, détourne le regard face à *Meilleure Mine*. Cette souris se cache derrière une voiture car elle ne veut plus être remarquée. Elle est à l'arrêt, fait le guet, distribue les présos, observe les leveuses monter et descendre dans l'escalier :

l'Antillaise, la Toulonnaise, l'Assoiffée, l'Enfumée, la Cachetonnée... n'a plus rien en magasin.

Rue Saint-Savoureux, surnommée « Avoriaz » par les flics parce que se sont de vieux travestis qui pratiquent, j'entends : « Aujourd'hui, la prostitution à Marseille est essentiellement masculine. » Le sexe faible aurait-il perdu la faveur ? Dans les squares et jardins, les dragueurs cherchent des actifs. Sidi Brahim : impubères furtifs au travers des buissons. Les territoires s'enchaînent de la place des Marseillaises à la Marre aux diables, bastide proche d'un noyau villageois. Et les dégrafées les plus argentées quittent le quartier du Chapitre pour finir à Avignon aux Corps Saints. Là, si tu es contaminé, tu ne travailles pas. On marche. Marseille s'échauffe en sa gare. Saint-Charles, premier lieu des travestis venus d'Oran, quartier des encarteurs et des pointeurs, ainsi nommés les adeptes de jeunes chairs et les renifleurs de mineurs. Saint-Charles, place centrale où les hommes riches prennent rendez-vous avec de petits miséreux pour consommer plus bas, sur les allées Gambetta. Discretion de fin de nuit derrière un kiosque à journaux. Personne ne sait, personne ne dit quel est le prix de la virée dans la grosse immatriculée. Rue de la Belle-Ombre, les gamins servent d'intermédiaire. Certains sont partis, quelques mois, une année, en direction de la Hollande ou de l'Angleterre. D'autres sont tombés...

Marseille n'a plus de souteneur. Chut ! Tenu du secret pour qui sait se battre et codes du métier pour les titulaires du trottoir. Un soir, les anciennes sont allées chercher les travestis, habituellement leurs ennemis, pour faire la fête aux deux filles de l'Est, achetées en lot et installées là-haut sans mot dire. Ils et elles, en chasse contre la concurrence des intruses, ont frappé fort. Ils et elles en alliés ont bastonné à coups de marteau, de latex, de sac et de silicone. Ce sont les risques du métier et rares sont ceux ou celles qui portent la plainte, rares sont ceux ou celles qui échappent au tour de garde. Si ce n'est le client, c'est le milieu ; si ce n'est le milieu, ce sont des adolescents qui tabassent du travelo par fière certitude et branchent de l'homo par inquiétude. Alors il y a celles qui travaillent en duo par affinité, pour se tenir la jambe et taper la causette. Quand on reste à la verticale, il faut s'obliger à rire. Il faut en rire et arpenter en filles de joie. Tout le monde sait qu'le boulot marche mieux quand y'à d'l'éclat ! On piétine. Place des Tapeurs. *Anonymat*. On tait son nom, on crée un double, on change de ville et de pays, on répète des aller-retour. Marseille est si petite que tous s'y connaissent, que toutes s'y croisent. Marseille est un nœud. Identités qui se parcellisent, se démultiplient et noms de guerre qui font récit. Passe à gorges

pleines. Pourquoi doit-on veiller à ce que les deux mains du client restent toujours en vue ?

Mise à distance. Dans la ville, les interdits tournent et s'inversent. Le tout est de maintenir ses résistances, de montrer qu'on garde une liberté de choix, à défaut de l'embarras. Voici les filles de l'Opéra, potins et griffes à vif : la Speedée, Celle qui louche, l'Anémique, l'Amérique, Betty Bof et Douleur. Toutes célibataires à jamais. « Saletés d'hommes », disent-elles ? À qui sera la plus *clean*, à qui sera la plus forte et gare à celle qui ne respecte pas les règles énoncées : ne jamais embrasser un client ! Ne pas travailler sans capotes, ça fait du tort au métier ! Appliquer les tarifs établis ! Ne pas monter avec des Arabes, ça dévalorise le quartier ! Dans ce quartier aux airs de tralala, on capture le visiteur en intérieur. Il sortira saoul du *Sweet-Lady* ou de l'*Opera folie's*, et poches à moitié vides du *Elle et lui*.

L'offre s'étend en correspondance des bars américains du centre aux cafés à camionneurs de la Joliette. Mais au sud de la ville, Elle, elle peut choisir. Respect, à dix-huit ans elle a de l'allure. Elle tient le coin devant une bastide luxueuse et se plaît à emmerder l'habitant bourgeois de par sa posture. On dit qu'elle n'est pas faite pour ce métier, car elle retape avec des mitraillettes dans les yeux et abat le client sans sentiment. Elle est comme une caisse enregistreuse : « Tu touches, tu payes ». Pendant une passe, un homme a déposé sur son muret préféré un cœur en fer traversé par une flèche. Je ne mens pas. Elle n'en revient pas, mais ne veut plus s'acoquiner avec de trop jeunes gens. Elle doute du présent, de l'identité du passant et de son penchant.

Bikini Café : une rumeur chuchote que le Marquis de Sade a empoisonné deux prostituées dans un hôtel du bas de la rue d'Aubagne. On marche. Marseille, lâche des bouffées d'irréalité. Noms de galère : Exomil, rondelette moquée par les trois Africaines toujours en veine. Rambo la tueuse, peau pelée, se balade avec son flingo le long des parallèles du Prado. La Si Haut Montée face à qui s'estompe toute féminité et la Vieille qui se raconte. La Vieille a presque quarante ans de métier et se prénomme la Reine de... à la mode espagnole... Madame l'ancienne, moitié clocharde, moitié patronne, avec son sac en plastique plein d'ennuis de vie et ses seins en gouttes de pluie. Elle s'est laissée aller à être presque aussi large que haute, mais continue à venir tous les soirs sur son trottoir même si elle n'en sort plus un sou. Elle est la plus âgée du boulevard et répète le rite, elle en connaît si bien les gestes. Les autres l'évitent, puisqu'elle semble périmée. La Vieille, enmochée, parle en boucle des anciens caïds, des bouges du vieux port où elle transportait du

fric, là les malfrats lui faisaient confiance. Elle se souvient d'une autre Marseille aux dessous de truand. Elle tchatche de sa bonne, de sa fille bien mariée, de sa grande maison, du bain et des plats qu'elle prépare en rentrant. Elle invente, l'amochée ! Elle s'est fait virer de son hôtel meublé et a disparu de la danse nocturne. La ville l'a oubliée. On marche. Place Labadie, devant un hôtel une rousse qui a de la bouteille fait la rabatteuse pour une nana de dix-sept ans. Celle-ci attend dans un couloir et ne sort que si le client en vaut la peine. Passe droit pour la sœur, la nièce, la cousine tout juste arrivée du bled... Belles de Mai, de mère en fille, on s'éduque au métier.

Marseille s'épuise. Parfois, y'a rien à se mettre sous la dent, alors vaut mieux virer de bord et se livrer aux frontières. En périphérie, sur les routes, le long des bois, à la sortie d'une populaire zone commerciale qui accueille le salon de l'érotisme, les filles les plus mûres travaillent en voiture. Elles s'inquiètent sans cesse de la température urbaine car dans la campagne marseillaise les tarifs sont en baisse. Les gains sont si bas que quelques-unes vont à Nice, la fortunée, pour doubler la recette. Mais *Nizza la bella* regorge de jeunes venues d'Albanie, d'Ukraine, de Roumanie. La concurrence est sans appel face à ce qu'on appelle « l'esclavage moderne », « moderne »... À hauteur de commerce sexuel, Marseille est tellement plus pauvre. Marseille de cinquante à trois cent francs l'amour selon les coins, et beaucoup plus pour qui sait sortir de l'espace public.

On marche. Marseille est un condensé : jeune garçon, femme maghrébine, amazone et Marilyn. Pratiques sexuelles rémunérées en tous lieux : marché, ruelle et contre-allée, carrefour, arrêt de bus, station service, cimetière et fête foraine. À ce qu'on dit, la prostitution quitte les rues pour préférer les réseaux téléphoniques, électroniques, informatiques... pour s'enfermer, se détourner invisible, se rabattre vers des lieux réservés. Rapports sexuels tarifés en espaces fermés : sex-shop, backroom, salon de massage et appartement cosy. Qui gagne, vit !